

INTRODUCTION

<http://doi.org/10.31861/pytlit2021.103.007>

УДК 81'25:316.775.3

ACCUEILLIR L'AUTRE DANS SA LANGUE. LA TRADUCTION COMME DISPOSITIF DE MÉDIATION

Galyna Dranenko

orcid.org/0000-0002-8909-452X

galynadranenko@yahoo.fr

Maîtresse de conférences, HDR,

Directrice du Département d'études romanes et de traduction

Université Nationale de Tchernivtsi Yuriy Fedkovytch

2, rue Kotsubinskyi, 58012, Tchernivtsi, Ukraine

Olha Chervinska

orcid.org/0000-0001-9261-0604

o.chervinska@chnu.edu.ua

Professeure des universités,

Directrice du Département de littérature étrangère,

de théorie littéraire et d'études slaves

Université Nationale de Tchernivtsi Yuriy Fedkovytch

2, rue Kotsubinskyi, 58012, Tchernivtsi, Ukraine

*La traduction, c'est la médiation
entre la pluralité des cultures et l'unité de l'humanité.*

Paul Ricœur (2004)

Ce numéro thématique rassemble les articles issus des communications prononcées au colloque international francophone *Accueillir l'Autre dans sa langue. La traduction comme dispositif de médiation* qui a eu lieu à Tchernivtsi, le 7 et le 8 mai 2021. Ce colloque avait pour objectif de problématiser les processus tensionnels inhérents à toute traduction, trop souvent réduite à une simple transposition linguistique qu'étudierait et régulerait une traductologie appliquée. Il

s'est agi, donc, d'interroger la traduction comme un processus de médiation ; aussi l'attention des chercheur.e.s a-t-elle été centrée sur ce qu'implique dans la traduction la reconnaissance d'une « hospitalité langagière ». Hospitalité où l'hôte est à la fois celui qui accueille et celui qui est accueilli, où le don a pour envers le contre-don, les deux étant aussi inséparables que les deux faces d'un ruban de Möbius.

« La langue de l'Europe, c'est la traduction », aimait à rappeler U. Eco. En effet, on peut considérer la traduction comme une des conditions nécessaires de la sauvegarde de la multiplicité des identités européennes et de leur existence transculturelle. Cette vision a été exemplairement et particulièrement incarnée par des écrivains originaires de la ville de Tchernivtsi (*alias* Czernowitz et Cernăuți), tels que Paul Celan, Aharon Appelfeld, Rose Ausländer ou Gregor von Rezzori, pour ne citer que les plus connus dans cette *Weltliteratur* que Goethe appelait de ses vœux. Mais elle a été aussi celle de tous ceux (écrivains, intellectuels, acteurs culturels, etc.), moins connus parfois, qui ont été sensibles, dans leurs formes de vie et dans leurs œuvres, à la multiplicité des langues et des cultures de leur *Umwelt*, de leur « milieu propre ». En effet, nombreux sont ceux qui ont œuvré pour devenir des passeurs, des médiateurs entre des langues et des cultures diverses. Ils ont ainsi entrepris d'inventer, à la fois et aussi paradoxal que cela puisse paraître, une langue singulière, originale, enracinée dans un sol et une histoire, et une langue pour tous, universelle, qui fait sens et monde au-delà des frontières des pays qui en ont été le berceau. C'est pourquoi ce travail *sur* et *dans* les langues non seulement affecte les champs linguistique et littéraire, mais aussi irrigue – est irrigué également par – le cours de l'Histoire, les structures des sociétés, bref, en un mot, tout ce qui a à voir avec la condition humaine saisie dans sa concrétude.

Dès lors, il n'est pas étonnant de constater que, aujourd'hui, la traduction, conçue comme processus de translation d'un univers à un autre, est devenue un objet d'étude et un concept inter-transdisciplinaires privilégiés pour de nombreux.ses chercheur.e.s en sciences humaines. Il s'agit, en effet, dans leurs recherches, d'étudier les diverses formes que prennent les processus de médiation, et, plus

particulièrement, ceux qui ont trait aux définitions, aux descriptions et aux institutions des multiples identités culturelles. Les travaux et les réflexions d'un grand nombre d'intellectuel.le.s francophones contemporain.e.s (Paul Ricœur, Jacques Derrida, Antoine Berman, Barbara Cassin, Nathalie Heinich, etc.) en témoignent incontestablement.

Un tel privilège accordé à la notion de traduction s'explique par le fait que celle-ci est envisagée avant tout comme un dispositif singulier et multidimensionnel permettant de décrire un grand nombre de pratiques de médiation. En effet, le geste traductif se caractérise par la prise en compte et la dialectisation de nombreux phénomènes concomitants et en tension, à savoir des phénomènes aussi bien linguistiques que culturels, sociaux, politiques, historiques et géographiques, pour en donner une liste sommaire sans souci de hiérarchie. S'interroger sur la traduction c'est donc contribuer d'une certaine façon à la redéfinition, si ce n'est au renouvellement, des paradigmes scientifiques existants qui doivent être (re)pensés nécessairement dans une perspective interdisciplinaire. Et, parmi ces paradigmes, est concernée au premier chef la linguistique, car, comme le dit à juste titre Meschonnic, « [la] théorie et les pratiques de la traduction font partie de la pensée du langage. [...] Alors l'enjeu du traduire est de transformer toute la théorie du langage » (Meschonnic 2008: p. 55–56).

On rappellera qu'une des fonctions essentielles de la traduction consiste, pour reprendre une expression chère à Antoine Berman, en « une *éducation à l'étrangeté* » (Berman 1999: p. 73). En effet, pour ce théoricien de la traduction, il est important de reconnaître et de prendre en compte que toute traduction, digne de ce nom, est entée – et hantée, pourrions-nous ajouter – sur une visée éthique, laquelle se révèle aussi importante que les visées poétique et philosophique. Car

[l'] acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre. [...] Cette nature de l'acte éthique est implicitement contenue dans les sagesses grecque et hébraïque, pour lesquelles, sous la figure de l'Étranger [...], l'homme rencontre Dieu ou le Divin. Accueillir l'Autre, l'Étranger, au lieu de le repousser ou de chercher à le dominer, n'est pas un impératif. Rien ne nous y oblige. [...] Ce choix éthique, certes, est le plus difficile qui soit. Mais une culture (au sens anthropologique) ne devient vraiment une culture (au sens de l'humanisme d'un Goethe, de la *Bildung*) que si elle est régie – au moins en partie – par ce choix (Berman 1999: p. 74–75).

Aussi peut-on voir dans l'hospitalité une des figures que peut prendre cette éthique de la traduction, car *la tâche du traducteur*, pour rappeler le titre d'un article célèbre de Walter Benjamin, n'est-elle pas de « s'invite[r] en langue étrangère et s'installe[r] dans l'œuvre [qu'il] s'apprête à traduire, avant de l'accueillir à son tour au sein de sa propre culture » (Ost 2009: p. 293).

L'écrivaine et traductrice Valérie Zenatti insiste sur cet aspect dans sa conférence introductrice du colloque, « Traduire Aharon Appelfeld, écrivain de Czernowitz : de la terre à la langue, et retour » – les citations qui suivent en sont extraites et ont été retranscrites par nous à partir de l'enregistrement audio de cette conférence. Elle déclare, en effet : « Quand je traduis Aharon Appelfeld je l'*accompagne*, je l'accueille dans cette langue d'écriture, l'hébreu, qu'il a découvert à treize ans et demi et que j'ai découvert moi aussi à cet âge ». Cette auteure tisse, donc, un lien très étroit entre le geste de l'accueil et celui de l'accompagnement. Il faut entendre, ici, le verbe « accompagner » dans ses multiples sens : se déplacer avec une personne, l'honorer, lui servir de protecteur, devenir son partenaire avec qui on peut tenir conversation et rendre possible la danse des mots. Une telle tâche, aussi exaltante qu'elle soit et aussi étroite que soit la complicité entre l'auteur et sa traductrice, ne se réalise pas à l'emporte-pièce, mais exige non seulement un savoir d'*expert*, mais aussi toute la créativité d'un *inventeur*, autre nom de l'artiste pour Lyotard. En effet, les questions auxquelles elle doit répondre, fait remarquer Valérie Zenatti, en traduisant Aharon Appelfeld, sont loin d'être anodines : Comment traduire l'œuvre d'un écrivain exilé qui avait perdu sa langue ou ses langues ? Comment traduire l'œuvre d'un écrivain qui est passé, sans espoir de retour, de l'allemand et du yiddish, à l'hébreu, « sa langue maternelle adoptive », selon ses propres mots, dans laquelle il écrira toute son œuvre ? C'est un tel défi que Valérie Zenatti relève et gagne si l'on considère le succès justifié que les œuvres de « l'écrivain de Czernowitz » connaissent en France. Dans son livre intitulé *Dans le faisceau des vivants*, écrit à la suite de la mort d'Aharon Appelfeld, elle « ne peut se résoudre à perdre cette voix qui résonne en elle », et entreprend donc d'explorer alors « tous les moyens d'approcher le mystère de la rencontre, allant jusqu'à Czernowitz, ville natale de l'écrivain, où la joie de vivre et d'écrire se rejoignent dans une

blancheur éclatante ». Dans les paroles qu'elle adresse aux participants du colloque, elle précise :

Comment j'accueille Aharon Appelfeld dans ma langue maternelle qui est le français ? Ma langue maternelle, et c'est peut-être pour ça que je parviens un peu à accueillir Aharon Appelfeld, c'est un français qui est un français tâtonnant, un français qui n'est pas très sûr de lui, c'est un français qui est entré dans ma famille à peine une génération et demie avant ma naissance [...] J'ai eu enfant la perception d'une incertitude qu'on pouvait traverser, en parlant une langue, de cette crainte de se tromper qui était celle d'Aharon Appelfeld lorsqu'il parlait en hébreu.

La traductrice d'*Histoire d'une vie* évoque ainsi les limites de la traduction, le « désarroi de la personne qui se heurte à une expression intraduisible », et qui se sent « poignardée » pour chaque faute corrigée (Appelfeld 2004: p. 137). Elle partage, en effet, avec l'auteur qu'elle traduit « cette humiliation de celui qui ne parle pas bien une langue [...] que connaissent tous les exilés ». La vocation de traductrice et d'écrivaine de Valérie Zenatti peut donc se lire comme la manifestation non seulement d'une éthique de l'hospitalité, mais aussi d'une éthique de l'*hospibabélie* – ce mot-valise a été créé et employé par certains anthropologues contemporains soucieux de fonder, au-delà de l'hospitalité proprement dite, une « médiation interculturelle et linguistique en contexte migratoire » :

Car dans l'hospitalité, il est question d'accueil, non pas seulement matériel ou juridique, mais de la part d'étranger chez l'autre. L'écoute de la parole et de la langue, ancrée dans la dimension politique de l'exil, serait une première pratique de l'hospitalité. [...] Alors que la médiation se développe partout (médiation scolaire, médiation auprès des tribunaux, médiation familiale, etc.), la médiation interculturelle et linguistique en contexte migratoire n'existe pas encore. [...] Contre le déni des langues, qui tue les personnes et amoindrit l'ensemble des dispositifs de l'accueil, le temps est venu d'une véritable hospibabélie (Galitzine-Loumpet et Saglio-Yatzimirsky 2021).

Dans un tel contexte épistémique et épistémologique, force est de reconnaître que la notion d'*hospitalité langagière*, ancrée au cœur de la traduction et proposée par Paul Ricoeur, n'a en rien perdu de son actualité

et de son efficience pour penser les implications linguistiques, éthiques, anthropologiques et philosophiques qu'engage toute communication entre les langues et les cultures. En effet, l'hospitalité langagière peut être comprise comme un processus de médiation où « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi [...] la parole de l'étranger » (Ricœur 2004a: p. 20). Cependant, si le geste d'« accueillir l'autre dans sa langue » est certes un acte d'hospitalité, il est aussi, parce que tout étranger qui arrive est un « intrus » (cf. Nancy 2010), un corps étranger qui déplace l'agencement établi des choses et des perspectives, un facteur de transformation de la langue et de la culture cibles.

Les différentes communications présentées lors de ce colloque s'articulent autour de quatre axes thématiques. Dans le premier axe sont interrogés, plus particulièrement, la pertinence et le bien-fondé théorique et empirique de la notion d'*hospitalité langagière dans la traduction*. Dans une perspective résolument métacritique, Galyna Dranenko envisage la traduction comme « un lieu problématique où se trouve posé – linguistiquement, culturellement, éthiquement et épistémologiquement – le rapport à l'autre ». Dans son article intitulé « La traduction : accueil ou écueil de l'Autre ? », elle montre que la croyance – revendiquée ou acceptée sur le mode de l'évidence – en une pratique traductive qui offrirait une hospitalité langagière pleine et entière à l'autre rencontre très vite des limites irréfragables. En effet, il est difficile, sinon impossible, de surmonter le caractère paradoxal de toute hospitalité. Et ce, non seulement parce que celle-ci est susceptible de détournements et de retournements, assumés ou non, par celui ou celle qui entreprend une traduction, mais aussi parce qu'il faut accepter que, au cœur de l'hospitalité, se loge nécessairement une part, cachée et souvent forclosée, d'hostilité. Face à cette *hostipitalité*, pour reprendre le mot-valise créé par Derrida, s'impose une réflexion sur des gestes tels que ceux d'attestation et de reconnaissance de l'Autre qui sont, eux aussi, inhérents au geste traductif. Un cas problématique d'hospitalité langagière est étudié par Lucie Kaennel. Dans son article, « Le yiddish, trésor d'un monde disparu. De l'impossibilité de traduire le yiddish ou

les limites culturelles de la traduction », l'auteure entreprend d'étudier les modalités de la « mise sous scellé » de la richesse de la culture yiddish. Pour ce faire, elle propose une lecture traductologique des œuvres de deux auteurs écrivant en yiddish, Isaac Bashevis Singer et Elie Wiesel, lesquels procèdent, chacun à leur manière – en explicitant, en christianisant, en convertissant –, à une sorte d'autotraduction de leurs textes. Selon l'auteure de l'article, ce geste est voué à préserver et à réserver aux initiés une langue et une culture anéanties par la catastrophe. Ainsi, sous la plume de ces deux auteurs, naît cet étrange phénomène littéraire qu'est l'existence d'un texte original à double corpus, autrement dit « d'une œuvre à deux centres ». Lucie Kennel rappelle qu'il n'est pas dans la « nature » du yiddish de se soustraire à toute hospitalité pour quelque obscure raison ; elle en voit une preuve dans le fait que le grand écrivain de langue yiddish, Chalom Rabinovitch, ait choisi comme nom de plume le pseudonyme Sholem Aleichem qui connote précisément l'hospitalité. Mais les choses se complexifient particulièrement avec Isaac Bashevis Singer et Elie Wiesel. En effet, ces deux auteurs traduisent eux-mêmes, l'un en anglais, l'autre en français, leur texte original écrit en yiddish. Les futurs traducteurs de leurs œuvres n'auront accès qu'à ces pseudo textes originaux, en fait les autotraductions des auteurs. Le « vrai » texte original en yiddish, quant à lui, reste caché comme un trésor, réservé aux initiés parlant yiddish qui sont les seuls à pouvoir en comprendre la teneur. Un tel dispositif d'enchâssement de deux textes originaux dont l'un masque l'existence de celui qui l'a précédé met en lumière les problèmes non seulement techniques mais aussi épistémologiques et éthiques qui se posent à toute traduction. Comment composer avec les présences-absences et les silences du texte de départ ? Comment accueillir l'autre qui en même temps se dérobe et demande inconditionnellement à être connu et reconnu dans son altérité ? Comment gérer la violence opérée par la traduction qui nécessairement déterritorialise et de reterritorialise le texte sur lequel elle opère ?

Imane-Sara Zouini a entrepris de traduire dans un arabe conforme à la tradition littéraire marocaine le roman *Les Temps noirs* d'Abdelhak Serhane. Elle se propose, dans son intervention, de décrire et d'analyser les stratégies qu'elle a utilisées pour traduire un conte oral, inséré dans ce roman écrit en français et dont les « traces [...] de la

langue et de la culture maternelle arabo-berbères » sont encore particulièrement visibles. À ce propos, elle relève combien l'approche traductologique bermanienne permet d'accueillir au mieux la spécificité culturelle et l'étrangeté du texte de départ. Iryna Prushkovska, dans une perspective inverse, souhaite mettre en évidence les contraintes et les torsions qu'une traduction ethnocentrée se voit obligée d'imposer au texte source dont elle s'empare pour le rendre lisible et acceptable dans un contexte qui se trouve à mille lieues, culturellement parlant, de son contexte d'origine. Certaines traductions, selon elle, des œuvres littéraires en langue turque exemplifient sans conteste un tel processus d'*acclimatation* littéraire qui se fait parfois au forceps, pourrait-on dire, et sans grand souci de la spécificité et de l'originalité culturelles du texte source. En choisissant un corpus de textes variés quant à leur genre et à leur contexte historique, Iryna Prushkovska étudie, donc, une série d'opérations traductives auxquelles recourent les traducteurs turcs désireux d'acclimater le texte original à la société turque et de se conformer aux exigences idéologiques de l'État turc. Celui-ci, dans un geste d'ouverture et de modernisation, en effet, encourage l'accueil d'œuvres venues d'ailleurs. Mais, si modernisation il doit y avoir, celle-ci se doit d'être une « modernisation défensive », respectueuse des traditions et des formes de vie du pays hôte. À partir d'exemples, parfois savoureux, tirés notamment des littératures française et ukrainienne, Iryna Prushkovska ne manque pas de signaler à quel point certains traducteurs contemporains se résolvent à pratiquer une autocensure qui peut aller jusqu'au caviardage de certains passages. Et ce en particulier quand les textes qu'ils traduisent s'engagent sur des chemins considérés comme sensibles, sinon « dangereux », quand ils traitent de la religion, de la morale et des valeurs nationales dominantes, indiscutées et indiscutables.

Une attention particulière a été également portée sur la traduction envisagée comme un facteur d'*enrichissement de la langue et de la culture cibles* des récepteurs d'une œuvre littéraire étrangère. On s'est, donc, interrogé sur les conditions d'existence et sur la portée de la « fonction créative » de la traduction (Черидниченко 2007: p. 167). C'est ainsi que, dans cette section du volume, un certain nombre d'auteur.e.s a entrepris d'analyser un corpus de textes dont l'étude leur permet de mettre en évidence la plus-value qu'apporte la traduction à la

langue et à la littérature cibles. Ces apports et cet enrichissement peuvent concerner aussi bien la diction (néologismes, style, genres, registres intertextualité, etc.) que les motifs et les thèmes traités (images, symboles, individuation des sujets, visions du monde, etc.). Ainsi, Ornella Tajani entreprend d'interroger la validité et la pertinence pragmatique de la notion de « traduction à la *lettre* » proposée par Antoine Berman. On sait qu'un tel parti-pris implique un respect strict de la langue source de la part du traducteur ou de la traductrice, qui, loin d'en gommer l'étrangeté, l'importe au contraire dans la langue cible. Mais pour que le greffon prenne, si l'on peut dire, il faut que le portegreffe, la langue cible en l'occurrence, soit soumis à un certain nombre de transformations créatrices. C'est ce à quoi s'emploie à montrer Ornella Tajani dans son article, « Contre les tendances déformantes : ouvrir la langue italienne aux poèmes de Rimbaud ». Pour ce faire, elle procède à une analyse traductologique minutieuse d'une des versions italiennes du poème *Roman*. La chercheuse, qui est aussi la traductrice des œuvres du poète français en italien, met ainsi en exergue la présence récurrente, dans cette version, de trois tendances déformantes qui témoignent du fait que la lettre du texte de départ n'est en rien respectée. Elle est, donc, amenée à montrer et à conclure, dans une formule saisissante, que « pour traduire Rimbaud, il faut en quelque sorte *rimbaldiser* l'italien ». En effet, pour Ornella Tajani, il ne fait pas de doute que le geste traductif ne peut se concevoir que comme une « écriture-de-traduction ». C'est ce que montre, d'une certaine façon, aussi Hanae Abdelouahed dans son étude intitulée « De la traduction à la ré-écriture chez Marguerite Yourcenar : pour une poétique palimpseste de la création ». Ainsi s'attache-t-elle à examiner les liens qui se tissent entre l'écriture et la traduction quand elles constituent deux activités parallèles chez un ou une écrivaine. Deux activités parallèles certes, mais pas au sens strict du terme, faut-il s'empresse d'ajouter, car parfois elles se rencontrent et s'interpénètrent. Selon Hanae Abdelouahed l'œuvre yourcenarienne exemplifie parfaitement un tel phénomène de traduction « disséminée dans l'œuvre ». L'attention que l'auteure de l'article porte sur l'autrice de *L'Œuvre au noir* connaît au moins deux prolongements qui méritent qu'on s'y arrête : d'une part, montrer, encore une fois, s'il le fallait encore, qu'une conception solipsiste et égocentrée de l'acte créatif est un pur mythe, notoirement préjudiciable à la compréhension de

l'œuvre d'un ou d'une écrivaine ; d'autre part, mettre en évidence que la traduction, grâce aux traces qu'elle laisse dans l'esprit des auteur.e.s qui s'y adonnent, constitue une réelle médiation qui ouvre la possibilité d'entrer en concordance avec autrui, même dans le geste d'écriture qui paraît le plus personnel.

Cette concordance peut être aussi envisagée dans le rapport qu'elle entretient avec le fonctionnement de l'imaginaire. Pour Thais Angelica Fernández, en effet, si on peut déceler de profondes affinités entre le poète et traducteur uruguayen Julio Herrera y Reissig et le poète français Albert Samain, c'est précisément parce qu'ils partagent le même imaginaire. Dans son article, elle montre, en effet, que la traduction n'enrichit pas seulement la langue ou les formes et genres littéraires de la culture cible, mais aussi le flux des images qui y circulent et qui ne passent pas nécessairement par la parole. Elle ne manque pas, dès lors, de souligner et de rappeler que tout transfert transculturel, qui se veut fidèle à l'original qu'il importe, ne peut se contenter de se soucier exclusivement de la correspondance et de l'adéquation des seuls mots. Il doit aussi accueillir et rendre perceptible tout un imaginaire, fait d'images et de symboles. Il s'agit de rendre compte de ce qui travaille en profondeur et au corps l'œuvre et que les premiers romantiques allemands nommaient *Stimmung*, terme intraduisible en français, en lien étymologique et métaphorique avec la voix, la musique, l'atmosphère l'ambiance, un état d'âme. C'est cette *Stimmung* singulière que le nouveau lecteur, à l'instar des lecteurs de l'œuvre originale, doit découvrir – c'est-à-dire voir, entendre, sentir pour tout dire – en s'appropriant l'œuvre traduite. Iryna Shargay, quant à elle, porte son attention sur la traduction en ukrainien de la *Ritournelle de la faim* de J. M. G. Le Clézio qu'a faite Yarema Kravets. Elle entreprend d'analyser plus particulièrement les moyens lexicaux dont s'est servi le traducteur pour rendre compte des effets sonores et de la mélodie du texte original dont le titre, *Ritournelle*, signale combien la matière sonore du texte fait sens et monde. Pour Iryna Shargay, toute traduction se trouve confrontée, à un moment ou à un autre, au problème de la transmission de la polyphonie musicale d'une œuvre littéraire ; problème qui n'est pas mince, puisque – est-il nécessaire de le rappeler ? – les systèmes phonologique et phonétique des langues source et cible sont profondément distincts et ne convoquent pas les mêmes imaginaires. La

tâche du traducteur ou de la traductrice ne consiste pas seulement à comprendre le texte original pour en transposer le sens, mais aussi à l'entendre et à le faire entendre à son récepteur. À cet égard, il est tout à fait remarquable que, en français, la signification du verbe « entendre » a trait aussi bien au domaine de l'audition qu'au domaine de l'intellection. Faciliter l'accès des lecteurs italiens au monde arabe, un univers à première vue très éloigné du leur, tel est l'objectif du traducteur du roman *Chamsa, fille du soleil* de Malika Madi, Fabio Giraudo. Celui-ci, dans sa communication, insiste sur le fait que « la traduction est toujours possible si le texte source a été interprété avec complicité, engagement et détermination ». Pour Fabio Giraudo, l'empathie, si elle est nécessaire, elle n'est pas suffisante, car toute traduction se doit d'être aussi une lecture critique de l'original. Aussi insiste-il sur le fait que si la traduction est un enrichissement, celui-ci se fait *ab ovo usque ad mala*, c'est-à-dire qu'il concerne aussi bien la langue et la culture qui se donnent que celles qui reçoivent. En traduction aussi, la réversibilité et la réciprocité sont de mise : il n'y a pas de don sans, en contrepartie, de contre-don, pourrait-on dire, en paraphrasant Marcel Mauss.

La traduction non seulement peut avoir pour effet de déterritorialiser-reterritorialiser les langues cible ou source, comme on vient de le voir, mais il lui arrive aussi de remettre en cause les définitions trop strictes ou restrictives de certaines catégories métacritiques et invite donc à un *renouvellement des paradigmes théoriques*. C'est ce que les auteur.e.s de cette nouvelle section du volume s'attachent à décrire et à analyser. Ils et elles sont, en effet, amené.e.s à montrer comment la pensée du traduire nécessite de reconsidérer à nouveaux frais les champs et les instruments disciplinaires reçus, comment elle les affecte et participe à leur transformation. Ainsi, Jun Mita propose une communication intitulée : « L'*Unheimliche* en tant que source du fantastique. Autour de la traduction des notions de l'«étrange» todorovien et de l'«inquiétante étrangeté» freudienne ». Dans cette réflexion traductologique, l'auteur pointe donc les limites que peut présenter une définition du fantastique acceptée comme allant de soi et faisant donc autorité – celle de Tzvetan Todorov ou de Freud, en l'occurrence. En effet, un examen attentif des traductions existantes des dénominations du fantastique, à première vue concurrentes, employées par Todorov et Freud, paraissent particulièrement inappropriées. Jun

Mita trouve la raison d'un tel dysfonctionnement dans le fait que, si ces deux notions appartiennent bien à deux champs disciplinaires différents (la psychanalyse et la poétique), elles sont, en fait, équivalentes, et décrivent les mêmes phénomènes, en dépit de leur dénomination différente. Le rôle de médiation joué par la traduction dans la pensée linguistique est au cœur de l'investigation de Mykhailo Popovych. Son étude est consacrée à l'héritage intellectuel de Marie de Gournay femme de lettres et philosophe du XVI^e et XVII^e siècle (1565–1645). Celui-ci mérite d'être pris en considération, car son œuvre comporte une des premières réflexions traductologiques qu'ont connue les lettres françaises. En effet, dans ses divers écrits, Marie de Gournay ne manque pas de procéder à un examen attentif de toutes les difficultés que peut rencontrer un acte traductif ; en particulier, elle s'attache à celles qui ont trait à « l'état de la langue », c'est-à-dire à leur « richesse » respective. Cet examen l'amène à considérer qu'il existe une asymétrie indubitable entre la langue de départ, le latin, et la langue cible, le français. La traduction, selon elle, doit en prendre acte, s'y confronter et tenter de combler l'écart qui existe entre le latin et le français. Le français, considéré alors comme une langue inférieure, a tout à gagner d'être confronté, grâce à la traduction, au latin, qui porte en lui tout « le génie et le mérite » des textes antiques. Pour la « fille d'alliance » de Montaigne, comme la nomme son biographe Mario Schniff, traduire du latin vers le français, c'est enrichir le « frère cadet » du latin, et, en dernier ressort, participer à la défense et à l'illustration de la langue française, pour reprendre le mot d'ordre de Joachim du Bellay.

Pour sa part, Dmytro Tchystiak estime que le fait de ne pas respecter dans la traduction les valeurs des signes onomastiques peut entraîner une mésinterprétation d'un texte littéraire de la part d'un lecteur qui n'a pas accès au texte original. Selon lui, il ne fait pas de doute que les failles qui peuvent attenter à l'intégrité du potentiel intertextuel d'une œuvre traduite altèrent, à coup sûr, la vision critique de sa profondeur mythopoétique. Le chercheur trouve la confirmation de sa thèse dans l'étude du cas qu'il examine dans son article intitulé « Mythologie trahie : analyse comparée de la traduction du théâtre maeterlinckien en ukrainien et en russe ». L'auteur de l'article, en effet, entreprend de montrer comment une interprétation déficiente des mythes antiques ne manque pas de générer une réception d'*Ariane et*

Barbe-Bleu insatisfaisante, sinon fallacieuse. En conséquence, Dmytro Tchystiak entreprend de retraduire en ukrainien ce texte de Maeterlinck. Dans cette entreprise, il est guidé par le souci de restituer à l'œuvre l'intertexte mythologique dont elle a été amputée dans les traductions antérieures. C'est à cette seule condition, selon lui, qu'est envisageable une nouvelle réception satisfaisante d'*Ariane et Barbe-Bleu* qui retrouve la force illocutoire et perlocutoire du livret original de Maurice Maeterlinck. Ce dépoussiérage, il va sans dire, importe aussi bien aux amateurs de l'opéra de Paul Dukas qu'aux lecteurs de ce conte musical. De plus, la critique littéraire ne peut que se féliciter de retrouver dans l'œuvre traduite la « patte », à nulle autre pareille, de Maeterlinck. Olena Stefurak, quant à elle, examine l'impact des traductions des œuvres françaises sur les développements de la littérature ukrainienne des années 1920–30, celle à qui la génération de la « Renaissance fusillée » a donné ses lettres de noblesse. Dans son article, elle convoque la notion de polysystème (I. Even-Zohar) pour envisager la traduction comme un dispositif de résistance. En effet, la traduction constitue pour toute une génération d'écrivains, partisans d'une littérature « jeune » (« périphérique » ou « en crise »), une ligne de fuite salutaire par rapport aux thématiques et aux formes littéraires qu'imposaient les carcans d'une esthétique soumise à l'idéologie soviétique. Une telle mise en perspective montre à quel point il est nécessaire, parfois, en particulier dans certains contextes historiques, d'envisager la traduction dans les rapports qu'elle entretient avec des réquisits théoriques, politiques et idéologiques dominants ; ces rapports peuvent être d'obéissance, de subordination, d'évitement, de jeu de cache-cache. Il serait donc erroné et préjudiciable d'assigner à la traduction une fonction purement ancillaire au seul profit des œuvres originales. Bien au contraire, elle permet d'ouvrir les horizons – thématiques, génériques, stylistiques, etc. – des canons littéraires nationaux qui sans ce « sang neuf » périliteraient et se figeraient dans des œuvres sans vie.

Traduction et médiation transculturelle est le dernier axe qui a été exploré lors de ce colloque. Ainsi, Nataliia Yakubovska, Halyna Kutasevych et Kateryna Balakhtar entreprennent de montrer quelles sont les particularités du fonctionnement de la médiation culturelle dans la traduction de la littérature de jeunesse. En effet, le transfert des œuvres de ce genre est contraint par deux variables spécifiques, à savoir d'une

part le rapport texte-image, et, d'autre part, les finalités pédagogique et éducative que peut éventuellement viser le livre. Les autrices s'emploient, ainsi, à montrer, dans leur étude, que le traducteur doit prendre en compte les multiples destinataires, directs et indirects, du texte d'arrivée : certes, les jeunes lecteurs, mais aussi leurs parents, et toutes les personnes qui sont en charge de la protection et de l'éducation des enfants (éditeur, rédacteur, correcteur, enseignant, etc.). Pour exemplifier leur constat, elles portent leur attention sur un ouvrage intitulé *Merveilleux voisins* d'Hélène Lasserre (auteure) et Gilles Bonotaux (illustrateur). Cet album de douze doubles-pages, comme les douze mois de l'année, au cours desquels le lecteur observe les transformations d'un immeuble, a été transposé dans d'autres cultures, en particulier les cultures russe et ukrainienne. Les auteures de l'article font remarquer d'emblée que le titre du livre, *Merveilleux voisins*, connote positivement toute ouverture sur le monde des autres. L'horizon d'attente créé par le titre est confirmé par l'histoire que raconte ce livre, puisqu'il met en scène des situations où est faite l'expérience gratifiante du vivre ensemble et de l'accueil de l'autre ; le « petit » lecteur ne peut que conclure que l'acceptation de la différence et la pratique de la tolérance sont les conditions nécessaires pour vivre, en harmonie avec les autres, une vie bonne. Néanmoins, force est de reconnaître que le transport de cet album et de son univers fictionnel dans une culture autre, notamment ukrainienne ou russe, présente de réelles difficultés de transposition qui, si elles ne sont pas résolues correctement, peuvent générer une mésinterprétation, si ce n'est un rejet, et même une censure sans appel, du « message » intentionnel des auteurs du livre. Une telle réception problématique émerge, sans conteste, des commentaires des lecteur.rice.s, ukrainien.ne.s et russes, que les chercheuses ont pu recueillir. Ce qui confirme que toute traduction engage une responsabilité non seulement linguistique (fidélité au texte original), mais aussi éthique (reconnaissance de l'autre dans sa spécificité et dans sa commune humanité). Un autre exemple d'effacement de l'autre est étudié dans l'article d'Amal Arrame, qui est consacré à la traduction des expressions idiomatiques de l'arabe vers le français et vice versa. L'auteure de l'article porte particulièrement son attention sur la notion de figement dans la traduction quand celle-ci est confrontée à un cas complexe qui met en jeu la découverte de l'autre. Ce qui l'amène à

constater que, très souvent, le remplacement d'une expression figée par une expression plus ou moins de même nature, figée elle aussi et existant dans le répertoire linguistique de la culture cible, rend le transfert problématique, car toute l'étrangeté et la différence de l'autre monde est tout simplement gommée par assimilation, par écrasement de l'autre par le même. Pour Amal Arrame, il ne fait pas de doute que la tâche de celui ou de celle qui s'engage dans la traduction est bel et bien de faire entendre ce que dit un autre, un étranger, dans un contexte différent qui a ses propres références cognitives, linguistiques, socioculturelles. Certes, les réponses que l'on peut apporter à une telle situation courent toujours le risque d'être aporétiques. Il faut s'en faire une raison quand on pratique la traduction, mais non pas en ayant recours au calque ou à l'approximation, mais en n'hésitant pas à faire preuve de créativité à l'instar de tout écrivain ou écrivaine. C'est à cette seule condition que la traduction peut se faire médiation et invention linguistiques et culturelles.

L'apprentissage de l'hospitalité langagière constitue un autre volet du questionnement entrepris par les auteur.e.s de cet ouvrage. Ainsi, Diana Rousnak, Maryna Smirnova et Olena Matvieieva estiment, dans leur étude, que la sensibilisation à l'autre, dans un contexte d'apprentissage du français, a tout à gagner à exploiter des dispositifs pédagogiques centrés sur des documents publicitaires. Elles illustrent cette prise de position en proposant des pistes d'exploitation de la publicité iconique et télévisée francophone et ukrainienne. Car, pour ces auteures, l'analyse sémiologique des messages publicitaires constitue un outil de médiation précieux pour favoriser et développer une conscience interculturelle chez les étudiant.e.s ukrainien.ne.s. Les méthodologies suggérées sont particulièrement consistantes, car elles trouvent leur source dans l'observation, l'analyse, l'évaluation de pratiques de « terrain » qui impliquent aussi bien les enseignant.e.s que les étudiant.e.s. Mais les réflexions menées par ces trois auteures ne se limitent pas à leur caractère pragmatique et expérimental. Car, la conception d'une telle approche interculturelle de l'enseignement des langues et des cultures, prônée par ces trois auteures, est fondée théoriquement et résulte d'une *transposition didactique* rigoureuse, c'est-à-dire d'une transformation, interprétation et réélaboration de nombreuses savoirs « savants ». En effet, les savoirs pratiques décrits

dans cet article se présentent comme des savoirs transposés à partir de savoirs scientifiques aussi divers que la sociolinguistique, la psychologie sociale, la sémiotique, et bien évidemment les didactiques des langues et des cultures étrangères. On le sait, il n'existe pas de didactique qui ne soit inter et transdisciplinaire. Cette fonction de médiation transculturelle prise en charge par la traduction, dans un cadre didactique, est aussi au centre de la communication de Naoufal El Bakali. L'auteur, en effet, entreprend de mettre en évidence le décloisonnement disciplinaire qui est institué fréquemment entre l'apprentissage de la langue française et celui de la traduction. Cette dichotomie lui paraît préjudiciable et pour l'une et pour l'autre. Car l'apprentissage d'une langue et l'apprentissage de la traduction sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie, le recto et le verso d'une feuille de papier. Naoufal El Bakali est convaincu, en effet, que la traduction de textes appartenant à des styles fonctionnels très divers a une utilité pédagogique, dont il serait préjudiciable de priver les apprenants d'une langue étrangère. Il ne fait nul doute, pour lui, qu'il ne peut exister une maîtrise qui ne passerait pas « par les méandres linguistiques et pragmatiques de la langue », celle-ci constituant et instituant une « précompréhension » qui est la première étape de l'accueil de l'autre.

Au terme de ce colloque, il appert que la réflexion sur la traduction ne peut se réduire, même si cela est important, bien entendu, à un examen des simples transformations linguistiques, qu'elles soient lexicales ou syntaxiques, que celle-ci entreprend. La « tâche du traducteur », pour reprendre une expression célèbre de Walter Benjamin, va au-delà, car y sont engagées la définition même de notre présence au monde et aux autres et l'exigence éthique de faire communauté. En effet, comme aime à le répéter Édouard Glissant (Glissant 1996), le champ de la traduction n'est pas le domaine exclusif des langues, mais le champ du *rapport des langues*, ou, dit autrement, le champ de la *relation* des langues. Et ce dans un Tout-Monde qui par définition est ouvert et rétif à toute crispation identitaire et obsidionale. L'auteur de l'*Introduction à une poétique du divers* considère donc la traduction moins comme une technique que comme un art en soi, *primordial*, « un art du vertige et de

l'errance ». On peut se demander, dès lors, si l'idéal du traducteur ne consisterait-il pas à devenir un *nomade*. Ce nomade qui, comme le dit Gilles Deleuze,

n'est pas forcément quelqu'un qui bouge : il y a des voyages surplace, des voyages en intensité, et même historiquement les nomades ne sont pas ceux qui bougent à la manière des migrants, au contraire ce sont ceux qui ne bougent pas, et qui se mettent à nomadiser pour rester à la même place en échappant aux codes (Deleuze 2002: p. 362).

Considérée ainsi, la traduction est bien donc l'affaire de tous, car notre être – que ce soit sur un plan ontologique, historique, social ou individuel – est essentiellement un *être-avec*.

- Appelfeld, A. (2004). *Histoire d'une vie*. Traduit par V. Zenatti. Paris : L'Olivier, 216 p.
- Berman, A. (1999). *La Traduction et la Lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil, 141 p.
- Deleuze, G. (2002). Pensée nomade. In : *L'Île déserte et autres textes : Textes et entretiens 1953–1974*. Paris : Minuit, pp. 351–364.
- Galitzine-Loumpet, A. et Saglio-Yatzimirsky, M.-C. (2021). Migrants : déni des langues *versus* hospibabélie. *AOC*, vendredi, 18 juin. URL : <https://aoc.media/opinion/2021/06/17/migrants-deni-des-langues-versus-hospibabelite/> (consulté le 20 août 2021).
- Glissant, É. (1996). *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 144 p.
- Meschonnic, H. (2008). Traduire au xx^e siècle. *Quaderns*, no. 15, pp. 55–62. URL : <https://docplayer.fr/3364145-traduire-au-xxie-siecle.html> (consulté le 20 août 2021).
- Nancy, J.-L. (2010). *L'Intrus*. Paris : Galilée, 52 p.
- Ost, F. (2009). *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard, 421 p.
- Ricœur, P. (2004). Cultures, du deuil à la traduction. *Le Monde*, 25 mai.
- Ricœur, P. (2004a). *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 68 p.
- Samoyault, T. (2020). *Traduction et violence*. Paris : Éditions du Seuil, 205 p.
- Zenatti, V. (2019). *Dans le faisceau des vivants*. Paris : L'Olivier, 160 p.
- Чередниченко, О. (2007). Функції перекладу в сучасному світі. В : Черидниченко, О. *Про мову і переклад*. Київ : Либідь, с. 161–170.

ПРИЙНЯТИ ІНШОГО У СВОЇЙ МОВІ. ПЕРЕКЛАД ЯК ДИСПОЗИТИВ МЕДІАЦІЇ

Галина Драненко

orcid.org/0000-0002-8909-452X

galynadranenko@yahoo.fr

*Докторка філологічних наук, доцентка, завідувачка кафедри
Кафедра романської філології та перекладу
Чернівецький національний університет імені Юрія Федьковича
Вул. Коцюбинського, 2, 58012, м. Чернівці, Україна*

Ольга Червінська

orcid.org/0000-0001-9261-0604

o.chervinska@chnu.edu.ua

*Докторка філологічних наук, професорка, завідувачка кафедри
Кафедра зарубіжної літератури, теорії літератури та слов'янської філології
Чернівецький національний університет імені Юрія Федьковича
Вул. Коцюбинського, 2, 58012, м. Чернівці, Україна*

WELCOMING THE OTHER IN ONE'S LANGUAGE. TRANSLATION AS A MEDIATION DISPOSITIVE

Galyna Dranenko

orcid.org/0000-0002-8909-452X

galynadranenko@yahoo.fr

*Department of Roman studies and Translation
Yuriy Fedkovych Chernivtsi National University
2 Kotsiubynsky str., 58012, Chernivtsi, Ukraine*

Olha Chervinska

orcid.org/0000-0001-9261-0604

o.chervinska@chnu.edu.ua

*Department of Foreign Literature, Theory of Literature and Slavic Philology
Yuriy Fedkovych Chernivtsi National University
2 Kotsiubynsky str., 58012, Chernivtsi, Ukraine*

References

- Appelfeld, A. (2004). *Histoire d'une vie*. Traduit par V. Zenatti. Paris : L'Olivier, 216 p.
- Berman, A. (1999). *La Traduction et la Lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil, 141 p.
- Cherednychenko, O. (2007). Funktsiï perekladu v suchasnomu sviti [Translation

- Functions in the Modern World]. In : Cherydnychenko, O. *Pro movu i pereklad*. Kyiv : Lybid', pp. 161–170. (in Ukrainian).
- Deleuze, G. (2002). Pensée nomade. In : *L'Île déserte et autres textes : Textes et entretiens 1953–1974*. Paris : Minuit, pp. 351–364.
- Galitzine-Loumpet, A. et Saglio-Yatzimirsky, M.-C. (2021). Migrants : déni des langues *versus* hospibabélicité. *AOC*, vendredi, 18 juin. URL : <https://aoc.media/opinion/2021/06/17/migrants-deni-des-langues-versus-hospibabelite/> (consulté le 20 août 2021).
- Glissant, É. (1996). *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 144 p.
- Meschonnic, H. (2008). Traduire au XX^e siècle. *Quaderns*, no. 15, pp. 55–62. URL : <https://docplayer.fr/3364145-traduire-au-xxie-siecle.html> (consulté le 20 août 2021).
- Nancy, J.-L. (2010). *L'Intrus*. Paris : Galilée, 52 p.
- Ost, F. (2009). *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard, 421 p.
- Ricœur, P. (2004). Cultures, du deuil à la traduction. *Le Monde*, 25 mai.
- Ricœur, P. (2004a). *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 68 p.
- Samoyault, T. (2020). *Traduction et violence*. Paris : Éditions du Seuil, 205 p.
- Zenatti, V. (2019). *Dans le faisceau des vivants*. Paris : L'Olivier, 160 p.

Suggested citation

Dranenko, G. et Chervinska, O. (2021). Accueillir l'Autre dans sa langue. La traduction comme dispositif de médiation. *Pitannâ literaturoznavstva*, no. 103, pp. 7–25. <http://doi.org/10.31861/pytlit2021.103.007>

Стаття надійшла до редакції 1.06.2021 р.
Стаття прийнята до друку 1.09.2021 р.